



AU VIF
DU SÛ / JET

E.S.
1911.

PRÉ FACE

Hand schrijvend met een kroontjespen d'Isaac Weissenbruch, Licence originale The Rijksmuseum



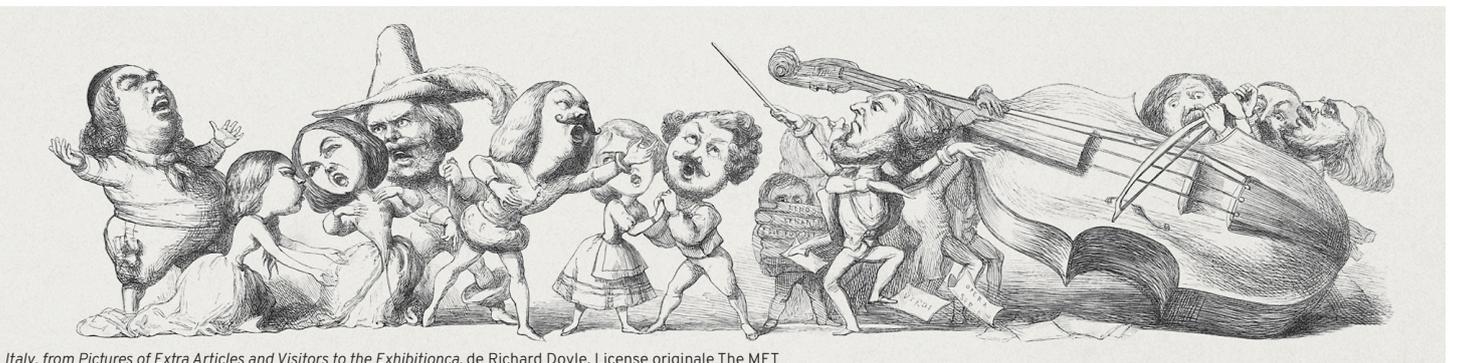
Si cet atelier mené à la « Maison Popul'air » de Montreuil est exigeant ?
Oui, sûrement...

Les textes qui sont dans ce recueil sentent l'écriture comme le printemps, un beau matin, nous flatte les cinq sens... Ces textes ont une voix, ils chantonnent, ils murmurent, ils crient... Ils ont un rythme. « Les doigts dans la confiture » de Julianna, c'est du Julianna, un rythme qui prend son temps & mène le lecteur par le bout du nez. « Suggestion de présentation » d'Anahi, c'est du Anahi, rythme grave & syncopé, style György Ligeti. Xavier, c'est du Xavier, si le désespoir faisait du miel, il suffirait de presser les mots, de les caresser plus justement...

De tous, j'entends les voix, qui m'accompagnent dans mes consignes, me dictent parfois telle tyrannie pour untel – afin que cet Untel fasse un pas de côté ; qu'IL, qu'ELLE cesse d'écrire toujours de la même façon & si Elle, Lui, rentrait un peu plus dans l'intime ? Ou bien dans l'extime ?
Ainsi, j'élabore mes jeudis soirs à venir...

Parfois, je me penche seulement sur l'écriture sans penser aux écrivains du jeudi soir, je me sens appelée par... Par exemple, l'inspiration, qu'est ce donc, tiens, que l'inspiration ? & si on travaillait tous ensemble autour de l'inspiration ?

Catherine, Michel, Sonia, Joyce, Anne, Caroline, Suzy, Christine,
c'est quoi l'inspiration ?



Italy, from Pictures of Extra Articles and Visitors to the Exhibitionca, de Richard Doyle. License originale The MET

Suggestion de présentation

Il dit : Elle est vivante et morte à la fois. Ça arrive souvent.

Il cherche l'ouverture facile et son regard glisse le long de son carré. Il se demande d'où elle vient. Elle lui dit qu'elle est née dans une ferme d'élevage en batterie. Elle lui dit « British Pork ». Et lui comprend « ville portuaire » aux volets ouverts sur la mer. Elle dessine un point rouge sur le planisphère aimanté à la porte du frigidaire. C'est là d'où elle vient et c'est loin de la mer.

Il dit : Ça n'a pas d'importance qu'elle ne soit pas Française.

Il lui demande ce qu'elle fait dans la vie. Pourquoi est-elle ici. Il l'assène de questions, exige des descriptions.

Il dit : Elle ne sait pas dire.

Et puis repense à cette autre fille qui lui avait donné son numéro dans la queue d'un supermarché. Ensuite, quand il l'avait déshabillée, il avait tenu sa tête et son corps éloignés. Depuis, il avait pris l'habitude de les dissocier. La langue, le langage et la fille. Il les dissociait.

Il dit : Elle sait dire « beautiful », « colored ». Elle sait dire aussi « Chardonnay ».

Il dit : Son lexique est sans intérêt. Elle ne sait pas dire, ça arrive souvent et ça n'a pas d'importance.

Maintenant qu'il l'a approchée, qu'elle se laisse absorber par son contenu organique, qu'elle semble plus irriguée. Maintenant que peu à peu le décollement et la peau qui s'abstraient. Maintenant il grignote son emballage de basse qualité et elle lui dit qu'elle sent la cellophane se resserrer.

Anahi Renault

Elle marche au milieu des arbres

Elle marche au milieu des arbres. Le sentier est escarpé. Elle avance sur le chemin en suivant le balisage jaune. Elle craint de ne pas repérer une balise, de prendre le mauvais sentier et de se perdre. Néanmoins, elle se dit que si elle ne retrouve plus son chemin, elle pourra toujours retrouver la route et faire de l'autostop.

Elle cueille des myrtilles. Au loin, elle admire les sommets enneigés. Elle apprécie le silence et les sons de la nature. Elle écoute le bruit du vent dans les arbres. Le sentier monte et descend. Elle franchit un ruisseau et le chemin se met à grimper.

Au détour du sentier, soudain, elle aperçoit une silhouette. Elle croise une jeune femme grande et mince. Elle a les cheveux frisés. Elle la trouve fantastique. Elle a la peau brune et de superbes yeux verts. Elles se saluent gaiement.

Ensuite, elle dévale une pente, franchit un nouveau ruisseau, prend une piste à droite un peu plus loin, elle aperçoit l'entrée d'une grotte. Il fait très chaud.

Elle décide de s'y engouffrer pour trouver un peu de fraîcheur. Elle s'appuie sur les parois et descend lentement. La pente est abrupte. Quand elle arrive au fond, alors qu'elle se retourne, elle ne voit plus la lueur du jour. Elle n'a plus de repère. Elle tourne à gauche, à droite. Elle cherche son portable, l'allume. Il n'y a pas de réseau. Elle avance dans le noir.

Anne Duchêne

Frapper mon regard

Autrui pouvait frapper mon regard, s'y montrer de manière blessante, terrorisante ou aimante

Je voyais son regard se diriger vers un objet ou une personne

J'étais dans une situation d'extériorité par rapport à lui

Il croisait le mien sans le chercher

Il ne s'attardait pas et poursuivait

Il semblait chercher quelque chose

Tâchant de le sonder, je le renvoyais d'un œil hostile à lui-même

Ou bien, initiant une rencontre, il se tendait vers moi

Je voyais des yeux quand je n'étais pas regardé

Comme les mettant à plat je les décrivais

Je ne voyais pas un regard

Pour l'apercevoir il me fallait perdre les yeux

Ami ou ennemi ? Mon analyse déjà prête dans mes muscles était rapide

Je pouvais me laisser absorber par le corps et permettre à autrui de me dévisager

S'il avait les yeux clos je transformais en regard son corps nu

Le regard tapi derrière les yeux fermés guettait ou s'abandonnait

Des tas de gens regardaient autour de moi des objets ou des personnes sans que je puisse être sollicité par le même manège

Un corps à leur regard

Le regard qui me regardait avait une matière que je pouvais toucher par opposition à ceux qui circulaient autour de moi

Je remontais le long de ce regard au risque de subir un vertige !

Michel Jamet

Nuit ensoleillée

L'orage est repoussé
La tempe tonne
Le ventre vide
En plein sommeil
L'ombre est ciselée

Je viens de voir passer
Une journée sans rêver
Sans aucune retenue
Mon alphabet dort
Affable et bête
Aucune voyelle
Plus de consonne
Je consume ce blocus
De bises de base
De baisers blasés
De baise biaisée

Ensuite pourquoi pas
Nuit ensoleillée
Visages en décalcomanie
Comme un air familial
Décalqué d'ennui

Xavier Dizambourg

J'amorce le morse
Le double rideau tiré là
Pour l'enfermer
Pour effeuiller
L'arbre généalogique

Survivre en un clin d'œil
Vivre à Montreuil
Attendre le Polaroid
Asperger la poitrine
Joie oblique sous la ride

Cerveau dans le latex
Toujours à corriger
Les sirènes atténuées
Prétexes en volume
Au goût d'amertume

Le temps s'est voilé
Deux notes de piano

Il n'y avait rien
Avant

Larvatus Prodeo

D'humeur plutôt apyrétique il avait cet avantage de garder son cœur au frigo
D'allure monstrueuse je fascinai les enfants pour mieux épouvanter les parents
D'ordinaire peu sociable mes sequins soulignant sa nuque lui donnaient du courage

Vilain midi au fond d'une parcelle rose de Tijuana
Roulements, clés et trompettes stridentes
Pour une montée en chute libre devant un public médusé

Le coup du lapin
Certain qu'il en materait d'autres
Le coup du lapin
Une goutte de sueur mal négociée
Le coup du lapin
Le sang qui se réchauffe
Et mon destin en une mue s'est arraché de l'autre côté du regard

De cette lutte à mort, j'ai amorcé le travelling inverse
Me voilà gentiment soulevé, changé de décor
Ma bouche plissée est lacérée
Je suis trempé et mes sequins dorés virés bordeaux

De cette lutte à mort, j'ai senti un souffle de liberté
Les yeux que je camouflais sont grands ouverts
Sa rétine est intacte, sa bouche édentée
Sans fièvre ni remords de toute éternité

« Les enfants » crient les trompettes
Quand un seau d'eau ammoniacquée me fait glisser du ring
Je rejoins là une tribu défaite de fils élastiques
D'yeux ourlés de fuchsias logés à la même enseigne

À dire vrai, ce destin cousu décousu de brute mordorée finissait par me lasser
Je rêve qu'une main inconnue vienne me chiper
Peu m'importe qu'elle soit poilue
Et que je finisse fripe parmi les fripes dans un ancien bazar asiatique tenu par un
photographe raté sur une avenue d'Amérique
Retrouver de ma superbe exotique dans une soirée de yankees
Qui pourront à tort ou à raison me surnommer El Diablo

Caroline Blache

CONSIGNE



Girl d'Egon Schiele. Licence originale The MET museum

Question, on écrit parce qu'on a l'inspiration ? Ou bien pour trouver l'inspiration ?
& si l'inspiration venait après, dans l'acte d'écrire...
& si l'inspiration était le produit de l'écriture...
Mais qu'est ce que l'inspiration ?

Elle peut venir du dehors ou du dedans.

Virginia Woolf raconte que **Les vagues**, paru en octobre 1931- est née d'un aileron dans la mer... Elle était sur un bateau & elle a vu un aileron de requin, de dauphin, un aileron de, elle ignorait & que cela l'avait bouleversée, à tel point que **Les vagues** en sont nées...
Elle dit avoir écrit **Les vagues** pour retrouver cet aileron, l'émotion que cette vision avait suscité en elle...

Là, c'est un dehors qui rentre en soi, au-dedans & qui reste & qui se cristallise en un roman...

Deux possibles donc

Quand je me mets à mon bureau, j'ai déjà en tête ce que je vais écrire / Les vagues, retrouver une émotion...

Ou bien, je pars de rien, y a rien & je m'y mets quand même...

C'est plus souvent ça, RIEN...

& si c'était ça, précisément le cœur de l'écriture ?

Si je sais ce que je vais écrire, est ce que je laisse la place à l'écriture ?

N'est ce pas d'une certaine façon mettre l'écriture à mon service ?

Alors que si je ne sais pas, mais alors pas du tout, si je ne suis pas du tout inspiré, si je ne sais pas ce que je vais écrire, n'est-ce pas alors moi, qui suis au service de l'écriture & non le contraire ?

& si c'était ça précisément l'expérience de l'écriture ?

Être au service de l'écriture...

Attendre qu'elle surgisse.

Le Rien de l'écriture, c'est très sérieux...

Ce n'est plus soudain l'illustration de ce que j'ai dans la tête... C'est autre chose...

& là, j'aimerais invoquer la bildung* qui signifie = formation / création qui n'est pas de l'illustration (de ce que je peux avoir dans la tête).

« C'est quand rien ne va plus que tout devient possible » Kierkegaard...

C'est dans ce Rien, aussi, que peut se faire entendre un Bruit Neuf... Écoutons : « Départ » de Rimbaud.

Départ

Assez vu. La vision s'est rencontrée à tous les airs.
Assez eu. Rumeurs des villes, le soir, et au soleil, et toujours.
Assez connu. Les arrêts de la vie. – Ô Rumeurs et Visions !
Départ dans l'affection et le bruit neufs !

Vous allez écrire à partir de quelque chose qui s'appelle Rien

En écrivant, vous allez essayer de trouver l'inspiration

Stendhal parle de cristallisation. Concept inventé sous sa plume, dans **De l'amour**, publié en 1822, il en parle, pour décrire le phénomène d'idéalisation au début d'une relation amoureuse : « En un mot, il suffit de penser à une perfection pour la voir dans ce qu'on aime ».

Ça rejoint aussi l'improvisation en jazz, quand les musiciens se lancent dans un solo, c'est pour trouver le truc, le it, quelque chose de formel & d'original, un « bruit neuf ».

On écrit pour le it, d'où vient le it ?

Charlie Parker** disait : « Je veux produire des phrases musicales que personne n'a jamais jouées »...

Donc, vous n'êtes pas inspiré, rien de rien/ Mais vous allez écrire & au fur et à mesure que vous écrivez, il se peut que l'inspiration prenne/

Vous allez partir d'un compte à rebours

Vous allez commencer à écrire tout de suite, vous faites confiance à ce qui va arriver...

Je vais compter de 10 à 0

& quand vous entendrez ZÉRO, vous commencez à écrire, n'importe quoi, pendant au moins, 5 minutes, vous écrivez ce qui vient, ce qui est...

Va y avoir un moment où ça va prendre...

Là, dans ce rythme de Ferrari, vous abandonnez le blabla, il se peut que vous fonciez, la tête dans le mur, le stylo dans le mur, vers UN moment d'inspiration, il se peut que vous entendiez le « Bruit Neuf ».

D'abord, il faudra l'identifier...

Vous démarrez avec une écriture prosaïque, pas de joliesse, pas d'abondance...

Pensez à Giacometti qui parle des statues Sumer, des regards qui voient Dieu ou rien / Dieu & Rien c'est pareil

Nous voyons celui qui voit mais nous ne voyons pas ce qu'il voit

Petite luciole sur votre chemin d'écriture, vous pouvez imaginer un auteur en panne d'écriture, sans inspiration & qui se met à écrire l'histoire de quelqu'un à la recherche de l'inspiration...
S'il trouve l'inspiration, vous abandonnez la fiction & vous rentrez dans son texte à lui

Ça veut dire que, quand je donne le top du départ, vous écrivez dans les 3 secondes

Écrire génère l'écriture, le langage à partir de rien devient producteur
Ne vous laissez pas rattraper par le sens traditionnel de l'inspiration

Il se peut que l'inspiration vienne en écrivant !
Il se peut qu'inspiration soit synonyme d'imagination...

Le langage aujourd'hui ne raconte plus rien.
Essayez de raconter...

Pensez au film Festen, de Thomas Vinterberg, le héros qui veut dire quelque chose, il se lève & là le blabla s'arrête : il tape sur le verre, ting ting - silence & que la vérité soit !

** On traduit volontiers Bildung par « formation », mais les connotations plus ou moins institutionnelles ou techniques de ce terme risquent d'enlever au terme allemand son épaisseur à la fois philosophique, politique et existentielle. Plus spécifique que le terme d'« éducation », les termes « d'apprentissage » ou de « formation », lorsqu'ils concernent des publics particuliers ou des compétences spécialisées, la Bildung est travail sur soi, culture de ses talents pour son perfectionnement propre et le bien de la communauté, cela tout au long de la vie et dans des formes existentielles qui ne sont pas nécessairement institutionnalisées. Le terme de Bildung naît dans la théologie piétiste du XVIe siècle, selon laquelle l'homme doit cultiver ses talents d'après l'image (Bild) de Dieu présente en son âme. Parallèlement à cet usage théologique, le terme de Bildung est également présent chez Paracelse (1493-1541), Jakob Böhme (1575-1624) et Leibniz (1646-1716) où il désigne le déploiement des potentialités innées de l'individu. Au XVIIIe siècle, Moses Mendelssohn, dans son article Qu'est-ce que les Lumières ? l'identifie au mouvement d'émancipation des Lumières, quitte à en corriger les excès hypercritiques pour ne pas se couper de toute tradition culturelle (Good, 2005).*

À la fin du XVIIIe siècle, l'idée de Bildung acquiert un certain nombre de connotations philosophiques, esthétiques, politiques et pédagogiques nouvelles. Idée d'origine chrétienne, elle s'infléchit dans un sens holiste et même quelquefois panthéiste dans la « philosophie de l'humanité » qui marque la culture allemande de l'époque...

*** Le 12 mars 1955, Charlie Parker regarde un numéro de jongleurs à la télé. Les briques volent élégamment dans l'air. Soudain, le jongleur en rate une qui tombe sur le sol, déclenchant un immense éclat de rire chez le jazzman. Un rire qui se transforme en une effroyable quinte de toux. Cinq minutes plus tard, le plus grand saxophoniste de tous les temps est mort. Il n'a que 34 ans.*

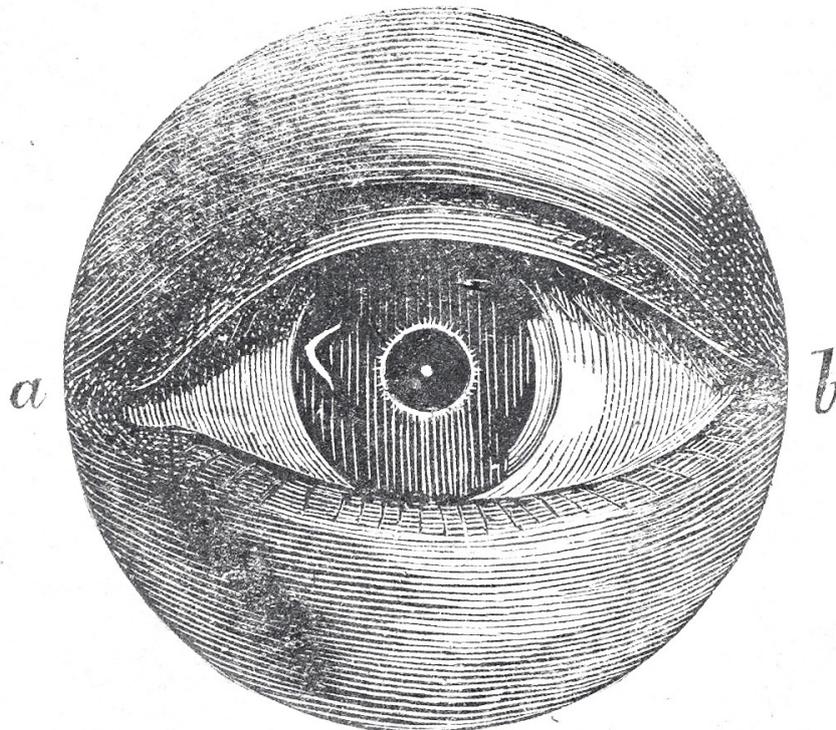
Il y a aussi le grand écrivain, Truman Capote, en panne d'inspiration, qui lit le New York Times daté du 16 novembre 1959. Il tombe sur un fait divers présentant un quadruple meurtre qui avait frappé une famille de fermiers du Kansas. Au départ, il décide d'écrire un texte plus long pour le New Yorker qui raconterait l'histoire complète de ces meurtres. Il pense qu'il pourra traiter ce fait divers sanglant sous une nouvelle forme littéraire et en faire un « roman de non-fiction ». Il obtient du New Yorker de partir enquêter sur les lieux du drame, à Holcomb. Son amie d'enfance Harper Lee, à qui il a demandé de l'accompagner, facilite beaucoup ses relations avec la population locale du Midwest et lui est d'une aide précieuse durant son travail de recherches. L'écrivain passe de longs mois à interroger d'innombrables témoins et à étudier les rapports de police. Après l'arrestation des deux assassins, il les rencontre en prison grâce à la confiance d'Alvin Dewey, le policier chargé de l'enquête. Il gagne l'amitié de Perry Smith et de Dick Hickock au cours de ses visites. Il travaille sur ces crimes en restant au plus près des faits, & il en fait un roman absolument génial !



Oui, c'est la contrainte qui rend libre mais règle d'or, on est libre, dans cet atelier de faire la consigne buissonnière si, soudain, un désir plus fort que tout, vous prend la main, car

« Le désir non suivi d'action engendre la peste »

William Blake



Les doigts dans la confiture

Du plafond pend une ampoule de faible puissance. Autour du fil électrique, un ruban d'at-trape tue-mouches bien pourvu. Sur le mur, punaisé, le calendrier des postes de l'année de naissance de son premier bébé avec à côté pendu à un clou ses premières moufles, gris clair avec son nom brodé dessus. Sur le frigidaire un petit mot « Il faudra que tu penses à cueillir les petits pois ». Sur le rebord de la fenêtre des géraniums et au-delà : la mer au bout de la route avec par-dessus son coucher de soleil.

Elle écoute le silence de la maison : une goutte d'eau tombe, régulière et monotone sur la pierre de l'évier. Ce rythme la distrait dans ce moment de lassitude. Le mobilier est modeste mais respire le bon air de la campagne. Elle cherche à le retenir, à le bloquer et tout doucement, le laisse s'échapper et inonder son corps. Elle ose à peine se déplacer. Cela fait si longtemps qu'elle n'est venue. Tout lui est familier mais si étrange à la fois. Elle se dirige vers le haut buffet normand vermoulu. L'ouvre. Les gonds de la lourde porte grincent légèrement... D'innombrables petits bocaux. Des pots de confiture bien alignés, étiquetés : groseilles à maquereaux, gelée de coing, rhubarbe, tomates vertes... Mais aussi des cornichons, des petites prunes à l'eau-de-vie, des conserves maison classés par date de péremption... Un paquet de petits-beurre Lu entamé, des petits baluchons de camomille, de tilleul et de verveine, un peu de vaisselle dépareillée et ébréchée... Elle entend soudainement le rire des enfants surpris les doigts dans la confiture.

Elle ressent au fond d'elle, taper en sourdine les battements de son cœur, de plus en plus fort, de plus en plus vite.

Un peu plus bas du linge de maison et une orange séchée perclus de clous de girofle.

Ses mains tortillent le bas de son chandail.

Sur la table en bois : un livre de cuisine. Elle revoit le sourire de sa mère, fière de son bon petit plat. Un cendrier publicitaire et une blague à tabac attendent le père. Quelques pelotes de laine attendent les aiguilles qui ferrailent et une belle enveloppe parme. Dessus une écriture appliquée, concentrée mais extrêmement fine et tremblée : « Pour notre fille, l'amour de notre vie ». Elle attend d'être ouverte. L'émotion est trop forte, elle se retrouve en poche.

Encore un petit mot « Il te faudra penser au compost ».

Elle reste de nouveau immobile à épier le silence. Elle perçoit les gémissements du vent, un volet qui claque, un vol lourd d'oiseau : un hibou peut-être.

Écrit sur le pot du ficus « Prends-le avec toi ».

Elle traverse maintenant, le cœur frémissant, les tomettes sur la pointe des pieds. Elle attend quelques minutes. N'ose se décider puis monte l'escalier qui mène aux chambres. À chaque marche elle s'arrête et écoute. Elle longe à tâtons feutrés le couloir. Le sol semble se dérober à chaque pas et pourtant le parquet récemment ciré craque un peu. Avec toujours cette sensation de vertige, elle se glisse par l'entrebâillement de la porte de sa chambre d'enfant. Elle la referme avec précaution pour ne pas déranger le repos éternel de ses parents, allongés sur leur lit, en habits de circonstance. Les mains rugueuses de cals mais auréolées de milles petits papillons bruns, sagement unies l'une dans l'autre.

Au pied du lit, des petits chaussons fatigués. Sous le lit : des petits moutons ; mais sur leur visage tourné l'un vers l'autre un sourire, les yeux dans les yeux, comme s'ils avaient toujours eu vingt ans. Eux si fragiles et là si forts, si élégamment tranquilles.

Elle retrouve le décor de sa nostalgie. Se cache sous sa douillette couverture. Arrange son petit nid. Elle dirige sa lampe de poche sur la dernière lettre de ses parents : « Ma chérie, pardonne-nous mais nous avons si peur d'être surpris par la mort, peur de mourir loin l'un de l'autre. Le moment était le bienvenu. Nous avons eu le temps de bien tout organiser. Nous t'aimons si fort. »

P.S. : je t'ai tricoté une écharpe, pour que tu n'aies pas froid cet hiver. Tu la trouveras sur ton bureau.

Le silence maintenant fluide, coule sur elle comme une eau fraîche et la lave du chagrin. Des milliards de souvenirs heureux sèchent sa blessure.

Le balancier de la pendule, la marche du temps, sonne quatre coups : l'heure de goûter les confitures.

Agnès Julienne alias Julianna

Ma mère sur l'aile avant droite

Ma mère sur l'aile avant droite
De la DS 19 à la bonne odeur de neuf
Sur la route enneigée
Du col de la Faucille
Jura

La voiture avance au pas
Bloqués sur le côté de la route
À côté de leur voiture immobile
Les gens nous regardent
Passer

La voiture tanguet et s'agrippe
Sur les rails creusés dans la glace
Ma mère sur l'aile avant droite
Pèsera sur les roues motrices
A décidé mon père
Physicien

Les skis sur le toit
Mon père au volant
Mes deux sœurs et moi
Assis sur la banquette arrière
Ma mère sur l'aile avant droite
Passons lentement

Michel Combe

Nota : plus il y a de pourcentage du poids total sur une roue motrice, meilleure sera la motricité dans une situation d'adhérence dégradée, par exemple sur la neige ou la glace.

Faut ski faut

Les luges pelles étaient inévitablement associées aux objets d'un nom si poétique, les Moon Boots, qui remontaient le long des tibias et dont la mousse s'enfonçait sous les grosses chaussettes d'hiver. Avant de pouvoir sortir, les luges devaient patienter le temps que le tube de crème solaire, en plastique blanc et orange, soit brandi tel un bouclier protecteur renvoyant les rayons d'Helios là d'où ils venaient, grâce à une texture grasse couleur blanchâtre sentant les vacances et le sport. Indissociable de son acolyte, le stick à lèvres frétillait d'impatience que son long et étroit couvercle soit débouché, sa base dévissée, pour qu'enfin le délicat baume puisse sortir la tête dehors. Tête parfois abimée, rabougrie et tassée sur elle-même, fière pourtant de laisser une trace blanche couleur vive sur les lèvres gercées.

Les bonnets en laine et leurs cousins bandeaux se savaient les suivants, prêts à chaudement réconforter les petites oreilles glacées, rassurées par les masques dont les élastiques les compressaient pour éviter toute échappade dans la neige humide et froide. Pourtant, lorsque le beau temps était de sortie, les masques étaient laissés au placard ou sur une table mal rangée, se contentant de sécher en se reposant, tandis que de petites lunettes de soleil colorées et rondes étaient sollicitées. Les lunettes adoraient les sorties luges, propices à des shooting-photos sur lesquels elles donnaient le meilleur d'elles-mêmes, se vivant comme oh combien plus glamour que de vulgaires masques. Elles s'amusaient à glisser sur les petits nez rougis de froid, à se pencher d'un côté, délaissant une oreille, tordues parfois, se sachant à craquer sous toutes les facettes. Certaines se rehaussaient avec panache de cordons nommés après elles, qui permettaient qu'elles ne disparaissent pas au détour d'un virage mal amorcé.

Toutefois, si elles aspiraient particulièrement aux sorties luges, les stars des shooting-photos se réjouissaient aussi des sorties journalières où leurs verres pouvaient refléter d'imposants paysages de montagnes enneigées et de sommets lointains. Elles étaient malheureusement les dernières au courant de leur participation, les Damart étant toujours les premiers levés, suivis des grosses chaussettes montantes en laine, puis des bruisantes combinaisons, qui prenaient un malin plaisir à être difficiles à enfiler, car selon elles, il fallait mériter leur participation. Elles se réjouissaient à chaque pause pipi, tout au long de la journée, compliquant la tâche d'une main pressée par moult boutons, fermetures éclair, ceintures ou, pour les plus coquines d'entre elles, bretelles, qui nécessitaient que les manteaux, eux aussi, soient ôtés.

Après que la combinaison ait profité de son heure de gloire, venaient les chaussures de ski. Elles étaient évidemment très étroites et détestaient marcher, se considérant, à juste titre, comme dédiées à la glisse. Elles faisaient donc en sorte d'être les plus désagréables possibles pour chaque pas effectué, ayant en cette mission de sabotage le soutien de leurs amis rivaux les skis. Ces derniers se désolidarisaient entre eux, chacun refusant de rester agglutiné à son complément. À peine posés en équilibre sur une épaule, invariablement, le ballet pouvait commencer : un des skis commençait à pencher, pencher, toujours plus, maladroitement tenu par une moufle qui le rejetait de l'autre côté, où tout recommençait. Enfin, ayant atteint le départ de la remontée mécanique, énorme monstre d'acier et de fils électriques hurlant contre leur triste travail à la chaîne, ils étaient jetés au sol, en vrac, pour venger leur mauvaise volonté.

Les skis n'avaient pas dit leur dernier mot : ils se rebellaient encore, refusant de se tenir droit, toujours couchés sur le côté, et l'intensité de leur rébellion était inversement proportionnelle à la taille de qui souhaitait les chausser.

Les plus petites pointures étaient souvent aidées de gros gants, qui attrapaient un premier ski, le posaient correctement et le bloquaient dans la neige, agrippaient fermement le talon de la chaussure d'enfant, tapaient vigoureusement dessous avec un bâton pour ôter des flocons et de la glace qui s'y étaient incrustés, puis la guidaient vers la fixation, et appuyaient sur le talon pour fixer le tout. Le ski, alors, devenait esclave de la chaussure. Le second ski répugnait plus encore à céder, et glissait dès que possible vers le bas, devant, derrière, bref n'importe où pour emmerder la contraignante chaussure qui s'approchait. Toutefois, la bataille était emportée par la petite chaussure, d'autant plus vite qu'un grand gant y contribuait.

Les petites moufles, qui pendaient au bout d'élastiques, étaient alors enfilées, les dragones passées, tout le monde était prêt. Parfois, par pure malice, les skis avançaient brusquement, ou se croisaient, pour entraîner chute voir retour à la case départ. Ils finissaient toutefois par répondre aux jambes et avancer, centimètre par centimètre. Après un temps plus ou moins long selon le nombre de skis alentours, la moufle devait ouvrir une poche du manteau, s'y insérer avec lourdeur, mouillant tout sur son passage : paquets de mouchoirs, sticks à lèvres et autres, jusqu'à trouver, attaché à un élastique, un ticket rectangulaire, qui ne payait pas de mine mais coûtait un bras : le forfait. Celui-ci avalé puis vomi par une fente sonnante, le tourniquet était dépassé, les skis avançaient sur des tapis puis s'envolaient soudain dans les airs, fermement accrochés aux chaussures, que soudain ils ne voulaient surtout plus quitter.

Le soir venu, les skis détachés des chaussures, les combinaisons pendues au-dessus du radiateur, les verres arrivaient majestueusement sur la table. N'importe où ailleurs, ils auraient à peine été remarqués, mais ici, ils étaient les plus beaux : remplis d'un doux breuvage couleur caramel rehaussé d'une fine couche de mousse blanche, ils insistaient pour laisser traîner les traces de celle-ci sur leurs bords transparents. Ils étaient levés, posés, vidés puis remplis devant les cartes de tarot, ces cartes malicieuses, qui testaient la résistance des petits doigts graisseux de chips les manipulant. Souvent, au grand dam des verres, elles parvenaient à créer un drame, quand untel craquait et partait bouder car son jeu était toujours mauvais ou qu'un autre joueur lui avait volé son petit , sacrifiant verre et boisson à son ego.

Les nuits étaient plus longues qu'ailleurs. Les draps se réchauffaient au contact des petits corps qui venaient s'y emmitoufler, jusqu'au réveil matinal. Alors, le rituel recommençait : les Damart, toujours les premiers levés, suivis des grosses chaussettes montantes en laine, puis des bruissantes combinaisons, qui prenaient un malin plaisir à être difficiles à enfiler, car selon elles, il fallait mériter leur participation.

La semaine se déroulait ainsi, filant comme une flèche de bronze sur les pistes, avant que tout ce beau monde ne retourne dans la valise, puis au fond d'un placard, jusqu'à l'année suivante...

Joyce Peel

Oui / Non

Oui !
Oui, je veux partir. Partir, oui.
Déchirer les voiles des horizons bouchés.
Soulever les rideaux du passé.
Piétiner les frontières.
Enfanter les possibles.
Courir... Courir.
À perdre haleine, les possibles.
Rien n'est encore joué. `.
Mais se jouer de soi. De ses limites.
Jouer de soi, que de soi. Soi de soi. Sur soi.
Son choix.

Mais comment tout laisser, casser, abandonner ?
Les laisser, ceux qui ont tissé les fils de ces années.
Qui ont égrené leurs mots et leurs douceurs au creux de mon épaule.
Qui ont enchanté mes pas dans des pérégrinations incertaines.
Ont écarté la poussière de mes yeux.
Et planté des flèches empoisonnées.
Et joué de moi comme d'une potiche.
Ri en plein front.
Fils de terreur, engluement pire que l'amour.

Pour un peu j'aurais cru que le dire me réconcilierait avec moi-même. Drôle d'image que cela me renvoie. Portrait puzzle. Non ! Portrait difforme ! Oui ! À la Bacon, oui ! Ça précisément.
Je fonds, me fonds, me confonds. Le menton se tord, le front s'allonge de l'autre côté, les épaules s'affaissent, et le ventre prend la tangente par-dessus les jambes qui s'écroulent et coulent, coulent de toutes leurs couleurs.

Les éclaircir, les raviver, les en-senser.
Voilà, ça y est. J'y suis. Le rêve se réemboîte et me percute, m'enveloppe, m'agite au profond.
Des paysages éclatent comme des volcans. Des chants de langues étrangères m'emplissent les oreilles. Et les autres, les autres, le regard des autres.
Je me redessine, me redécide.
Oui, un jour je partirai.
Que ceux que j'ai poussés devant me poussent à leur tour.
Gagnant-gagnant ! ...
Sera-ce suffisant ?

Catherine Humbert

Brûle

I.

Elle vide son sac. Tickets de caisse et vexations. 3,50 € au café du coin. 25 € au Monoprix. Un briquet vide. Une plaquette de Doliprane. Un paquet de chewing-gum éventré. Un non-dit brumeux mais brutal qui pègue entre ses doigts nerveux et froids. Elle fait rouler un baume à lèvres au fond du sac puis caresse la paroi de cuir. Demain elle ira racheter son sourire mais pour l'instant elle se réchauffe à sa colère qui crépite dans son ventre-cheminée. Le père Noël s'y brûlera le cul dans son costume en naphthaline. Un papier de papillote chantonne avec le cliquetis des clefs. Puis ses ongles se coincent contre les dents d'un peigne. Elle a bien besoin de démêler.

II.

Chaque année le même cinéma : concours fraternel des enfants silencieux. Qui sera la plus sage, le plus beau, la plus drôle, le plus intelligent ? Compétition stupide de prestige social. Qui a le meilleur vin, la montre la plus chère, la voiture la plus neuve ? Les rires sont fausses notes. Le cousin dont la jambe chronomètre la durée du repas. L'oncle qui a trop bu et ne le cache pas. La grand-mère mastique son dentier. Le grand-père monologue une France coloniale. Silences pesants, sourires figés dans la sauce. Chaque année elle espère que le sapin s'écroule au milieu du repas, tout envoyer valser.

Grand Marnier – Grande flambée

Brûle, brûle la bûche pâtissière

Remontée colérique et l'estomac en feu

La flamme dans les yeux

Volcan dans le salon, sur la nappe en dentelle

Haine cendrée – Sueur froide

Brûlent, brûlent les rideaux en velours

Brûlent les pas feutrés la nuit dans les couloirs

Brûle, brûle le tissu sur sa peau

Brûle toute la nuit

Brûlent toutes ces nuits

Aux corps meurtris par le tonton gentil

Brûlent les rires faux qui tintent dans les verres

Silences enflammés

Brûle la honte, brûle la gêne

Cette année la vérité sera incandescente

Sonia Fanderl

Le coup de fusil

Il n'était jamais parti de son village, le plus loin qu'il était allé c'était à 10 km pour se rendre à la foire une fois l'an.

Il vivait dans la maison héritée de ses parents qui la tenaient des grands-parents, rien n'y avait changé. Il utilisait toujours la même vaisselle fêlée, dormait dans le lit où il avait été conçu. Le papier peint avait laissé place au salpêtre, la table en bois était entaillée par les coups de couteau de tant de générations et était d'un noir sale et profond.

Il faisait sombre dans cette maison. La fenêtre petite à cause de ce vent qui balayait sans cesse la dune ne laissait pas entrer la lumière. Le plafond était bas. Il devait se courber, il était trop grand pour cette maison. Il avait le dos voûté, à force.

Il ne s'était jamais marié, les femmes ça ne l'intéressait pas, trop compliqué les bonnes femmes ! Il aimait sa tranquillité.

Sa bouteille lui était de bonne compagnie. C'était un solitaire, un taiseux.

Si on le rencontrait dans le village on avait l'impression qu'il s'arrachait les mots, comme si il devait gratter tout un champ de cailloux avant de parler. Et souvent ses mots si peu nombreux étaient coupants, durs, effilés, blancs, tranchants.

Ses journées défilaient les unes après les autres, toutes pareilles, faites de gestes mécaniques, sans conscience ; elles étaient comme une longue rue vide, jour après jour.

Il avait toujours ce vieux béret crasseux qui lui tombait sur le front mais quand il nous arrivait de croiser son regard, on repartait mal à l'aise, ses grands yeux noirs, tristes et doux, et cependant si dangereux nous avaient transpercés.

Il avait toujours sur lui sa vieille besace, et on se demandait bien ce qu'elle pouvait contenir : champignons, lièvre, quelque butin bien improbable...

On ne savait même plus quand il était né, on avait oublié son nom. Il était devenu le « gogol »... Il n'avait même pas la télé dans sa bicoque !

Le facteur ne venait jamais jusqu'à lui, personne pour lui écrire, personne pour penser à lui.

Mais un jour, le facteur vint frapper à sa porte, il avait une enveloppe à la main.

Il la lui tendit du bout des doigts en restant le plus éloigné possible de cet antre...

Il prit l'enveloppe, grommela quelques sons et posa la lettre sur le coin de la table. Elle resta là longtemps, très longtemps... Des tâches de graisse la recouvraient.

Puis un jour de juin, un énorme engin déboîta au bout du chemin. Un engin de guerre, un engin de démolition.

On entendit longtemps résonner le coup de fusil !

Suzy Woestelandt

Revenir au pays qui m'a donné le jour

*« Retourner aux lieux où je suis né
pour entendre encore les oiseaux chanter,
pour rôder encore autour de la maison et de l'étable,
pour courir encore dans les champs
pour faire encore le tour du verger
pour suivre encore les vieux chemins... »*

Walt Whitman

C'est réjouissant comme vous me connaissez bien, M. Whitman,
comment saviez-vous déjà mon retour ?
Vous savez exactement où je suis et où je vais
Alors, accueillir simplement ce qui m'est donné :
ne plus résister au chant des mouettes,
aux rouleaux enveloppants de la mer,
aux chants des sirènes,
à l'appel du large.

Embarquer pour de bon et laisser derrière les valises
lourdes d'avaries et d'apories !
Emporter juste du recyclable, du compostable
pour me régénérer à la terre de mon enfance

Me fier au phare qui éclaire toute nuit
J'ai quarante cartons scotchés, posés là
J'ai passé des jours à trier, mais rien n'est fini
Me désencombrer est un travail à reprendre chaque matin
Tous n'auront pas une deuxième chance
À qui appartient le passé dépassé ?
Des paquets ont été envoyés par-delà les mers,
par-delà les saisons,
par-delà l'horizon.
Alors, je me tiens à la verticale, debout
Au dehors et au dedans, le ciel se dégage
Respire !

Revenir là où je t'ai quitté
Notre amour vit toujours
Par-delà la séparation
Je l'avais bien caché, refoulé, plié, piétiné
Et tu viens encore me dérouter
Être fait l'un de l'autre
À n'en plus pouvoir douter
Apprendre à aimer est le seul
travail qui vaille
Cela prend, au moins, le temps d'une vie

Christine Lebourgeois



Studies for «Apollo and the Muses» de John Singer Sargent. Licence originale The National Gallery of Art

Au nom de la trace, pour ma part. Quand il ne reste rien, faire trace, avec un stylo saxifrage, ami de ces fleurs qui poussent sur les ruines, entre les pierres, sur les murs...
Faire trace pour les amis disparus... Pour les amours envolés... Au nom de cette attente là, qui vibre encore...

L'encre défie le temps. L'art est un autre temps. Un temps Autre. & si j'anime des ateliers d'écriture, c'est aussi pour indiquer ce changement d'or-loge...

Je donne des ateliers d'écriture en maison d'arrêt, là, où tout est à l'arrêt sauf le cœur... battant... malgré tout. En cet endroit précis, j'essaie vraiment d'approfondir la feuille blanche. La feuille est un territoire pour qui veut s'échapper. Ça a marché avec moi ; très tôt, j'ai fui ; pourquoi ça ne marcherait pas avec eux ?

Avec tous les écrivains rencontrés ?

En hôpital psychiatrique, une feuille blanche, attention magie !

Dans le milieu de la prostitution, ça peut devenir un refuge.

Avec les bambins, la feuille, elle peut devenir un oiseau comme un apprentissage à la parole, aux mots ; la feuille devient échelle pour s'appuyer, pour grandir...



Feather de Jean Bernard. Licence originale The Rijksmuseum

Écrire, au tout début, est un outil au service de soi, & si écrire perdure, alors, ça peut devenir un métier, & le sujet-écrivain, moi, par exemple, se met au service de l'écriture... Elle m'a aidée à devenir ce que je suis, à mon tour, d'être à ses côtés, simplement, écouter sa musique, sa voix, ce qu'elle veut dire, ELLE...

Ce n'est pas un tour de passe-passe, c'est juste, au fil du temps, après tant de pages noircies, il s'agit, soudain, d'écrire Autre-chose, Autrement...

Mes ateliers ne s'adressent pas à ceux qui veulent mieux écrire, ils s'adressent à l'être de ceux qui viennent écrire... À ceux qui veulent faire des expériences linguistiques, phonétiques ; n'est-ce pas le rythme qui fait sens ?

À la Maison Populaire de Montreuil, j'entends parfois de l'être autour de la table d'écriture- je ne citerai pas de nom, mais ça bruisse- le fond de l'air s'ouvre & des textes majestueux se lèvent... D'autant que je demande, de temps à autre, aux uns, aux autres, de se lever pour lire, pour qu'ils sentent leur colonne d'air se dérouler & donner corps aux textes qu'ils sont en train de nous partager...

Le corps a aussi beaucoup de choses à dire.

Le jeudi soir, il y a de l'être qui vocalise à la Maison Populaire, en infrason, il faut avoir l'oreille ou bien un sonar terrien.

En conclusion, je salue le logo de la Maison Populaire, une baleine, gueule ouverte, ses narines(évents) du dessus crachant de l'eau, qui nous chante la respiration à venir...

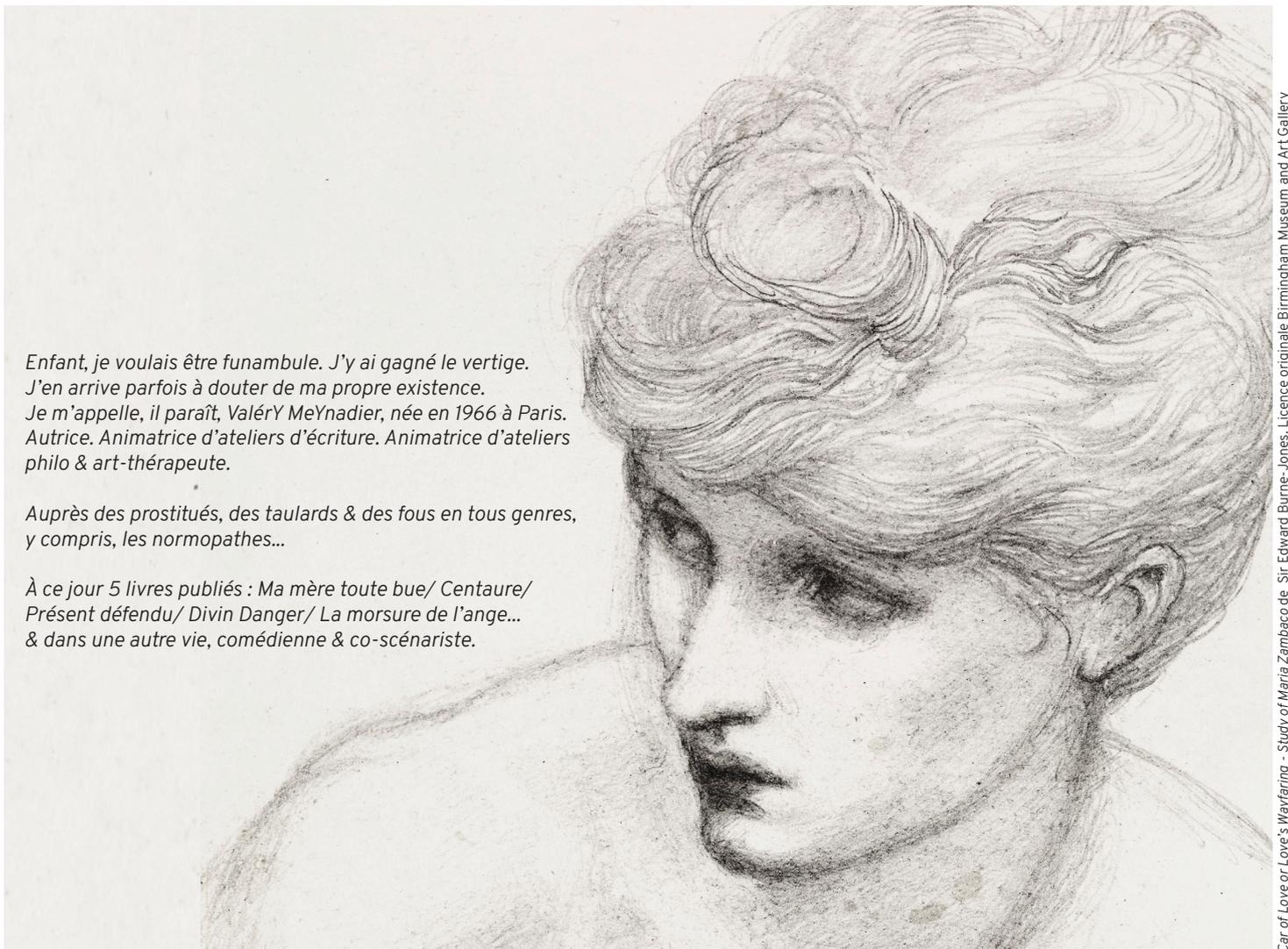
& si vous poussiez la porte de ce lieu d'expression où tout devient possible ?

ValérY MeYnadier

*Enfant, je voulais être funambule. J'y ai gagné le vertige.
J'en arrive parfois à douter de ma propre existence.
Je m'appelle, il paraît, ValérY MeYnadier, née en 1966 à Paris.
Autrice. Animatrice d'ateliers d'écriture. Animatrice d'ateliers
philo & art-thérapeute.*

*Auprès des prostitués, des taulards & des fous en tous genres,
y compris, les normopathes...*

*À ce jour 5 livres publiés : Ma mère toute bue/ Centaure/
Présent défendu/ Divin Danger/ La morsure de l'ange...
& dans une autre vie, comédienne & co-scénariste.*





**MAISON
POPULAIRE**